

## **Amaury da Cunha Randell Cottage**

**(Janvier/juin 2020)**

Jamais, je n'avais eu la chance de pouvoir consacrer pleinement mon temps à mon travail d'écriture. Lorsque j'ai su que j'étais lauréat du Randell Cottage, la joie a été immense. Il a fallu cependant se préparer à une telle aventure, inédite pour moi.

Une résidence, d'après les témoignages entendus, peut tout à fait devenir l'antichambre de la déprime ; et s'y rendre dans le vague peut s'avérer désastreux pour le projet d'écriture. J'ai décidé donc de travailler en amont en tissant des liens avec des membres du Randell Cottage, comme Jean Anderson, qui, dès le début de nos échanges, s'est montrée très amicale, et m'a aidé à la préparation de mon récit. J'ai pu, à distance, commencer à travailler et à rêver : deux activités qui se nourrissent pour moi l'une de l'autre. Par exemple, grâce à l'accès facile aux archives de la national library, j'ai consulté les journaux de l'époque du drame de mon personnage Minnie Dean. J'étais presque déjà là-bas, au travail.

Par ailleurs, depuis Paris, j'avais aussi repéré des personnalités du monde de l'art et de la culture que je voulais rencontrer. Comme Lynley Hood, la biographe de Minnie Dean. À ma grande surprise, contrairement aux écrivains et aux artistes français souvent difficiles d'accès et peu enclins à aider leurs jeunes confrères, à chaque fois que j'ai écrit à une écrivaine ou à une cinéaste néo-zélandaise (je pense à Jane Campion ou à Fiona Kidman), j'ai reçu une amicale réponse en guise d'encouragement. Tous ces signaux présageaient donc du mieux.

Arrivé en janvier 2020, j'ai pris mes marques au cottage, accueilli chaleureusement par Sarah Dennis et toute l'équipe du Randell. Le cottage est devenu mon laboratoire d'écriture et un lieu de vie agréable, comme un repaire précieux dont l'emplacement, dans les hauteurs, au pied de la "green belt", me laisse encore rêveur.

Dès la première semaine, je me suis rendu quotidiennement aux archives tout en commençant à planifier mes déplacements dans l'île du sud où s'est déroulé le drame de mon livre : pointe sud de l'île du sud, autour d'Invercargill.

Durant cette période d'acclimatation, le lien entre la communauté française et l'équipe du Randell Cottage fut étroit et fructueux. On peut dire qu'un écrivain français, dans ces conditions d'écoute est un sacré chanceux !

Avec Stéphane Ré (conseiller culturel et scientifique de l'ambassade), nous avons réfléchi à l'organisation de mes déplacements prévus aux quatre coins du pays (dans les Alliances françaises d'Auckland, Christchurch, Dunedin...) pour parler de

mon travail. D'autres rencontres étaient également prévues avec les étudiants de Victoria University, par l'intermédiaire de Jean et du professeur Yuri Cerqueira dos Anjos. Par ailleurs, un ancien résident du Randell, Pierre Furlan, écrivain et traducteur, prenait régulièrement de mes nouvelles depuis la France. Cet accompagnement fut très appréciable et rassurant. La condition d'un l'écrivain est bien souvent solitaire. Dans ce contexte, je découvrais le vrai sens de la communauté : elle donne de l'énergie en favorisant le partage. En France, si les écrivains et les artistes se connaissent et se fréquentent, j'ai toujours deviné un arrière plan compétitif plutôt pathétique. Rien de tel de l'autre côté de la terre !

Malheureusement, cette utopie a brusquement pris fin en mars 2020 à cause de la pandémie. Je me suis retrouvé tout à coup privé de ces interlocuteurs privilégiés. La seule compagnie fut d'un coup réduite à la visite quotidienne des deux chats du voisin, familiers du cottage. Mais on ne m'a pas laissé tomber pour autant. Je remercie Sarah Dennis d'avoir pris régulièrement de mes nouvelles dans cette curieuse solitude, et de veiller à ce que je ne manque de rien. Cette situation aurait pu mettre en péril le travail. Ce qui n'a pas été le cas. J'ai profité de ces temps morts pour écrire les premiers chapitres de mon livre grâce aux recherches faites en amont.

Il me restait cependant une partie cruciale à écrire à partir de ce que j'avais prévu de voir. Sans ce pèlerinage dans l'île du sud, impossible de travailler. J'avais cependant cherché à trouver une solution d'attente au cas où je resterais bloqué jusqu'à mon départ. La biographe de Minnie Dean m'avait mis en relation avec une peintre de Nelson, Janice Gill, elle-même aussi passionnée par ce personnage historique. Elle m'avait gentiment proposé de m'accompagner sur ses traces. Puisque désormais, c'était devenu impossible, je lui ai alors demandé de me raconter ce que nous aurions dû voir ensemble. Janice s'est admirablement prêtée au jeu, elle a écrit un texte sur ce périple imaginaire pour moi, très beau récit que j'ai d'ailleurs intégré à mon livre. C'était mieux que rien, n'est-ce pas ?

La chance a fini par tourner en ma faveur, un mois avant mon vol de retour. La situation sanitaire, moins grave que prévue, a favorisé un retour à la vie normale. Il ne me restait que quelques semaines. Il a fallu faire vite. Faire en vrai ce périple en voiture dans la région d'Otago, passer d'une île à une autre, découvrir, en fin de compte, le pays, avec quelques mois de retard. J'ai été touché par l'énergie de mes amis néo-zélandais et français qui ont tout fait pour que je puisse rattraper le temps perdu. Après cette aventure épique en voiture (que je décris dans mon récit), grâce à Stéphane Ré, et son sens efficace de l'action, nous avons, en quelques jours, fait un voyage jusqu'à Auckland pour participer à un festival de photographie, rencontré les membres de l'Alliance Française... Tant d'événements

après de longues semaines d'inertie, ça fait revenir la joie, et j'ai pu mesurer, notamment lors d'une discussion autour de Minnie Dean dans une librairie, qu'à force de lire l'anglais, et de l'entendre au quotidien, je pouvais parler librement de mon travail, sans trop de stress.

Il y aurait tant d'autres choses à dire sur cette expérience atypique ; elle m'a fait avancer considérablement ; sur le plan littéraire, bien entendu, sur mon regard, aussi. Ce changement de perspective sur le monde (avoir la tête en bas, aux antipodes) a favorisé un autre regard sur le réel, peut-être plus doux, plus patient, souvent émerveillé. J'ai des regrets, bien entendu (tous ces endroits que j'avais prévu de voir et qui demeurent encore inconnus !), mais je mesure ma chance de m'être trouvé dans cette petite maison qui fut d'un grand secours : lieu de création et de vie, carrefour de rencontres.

Amaury da Cunha

Octobre 2021